

LA MEMOIRE TRANSFIGUREE L'APRES-PHOTOGRAPHIE

« Il y a un personnage avec lequel j'entre en relation tout de suite.

Dès lors, je sais très vite le geste ou le détail sur lequel je vais m'arrêter. »

Qu'elle fouille des photographies, en vrac au marché aux puces de Montreuil, dans les dossiers des archives départementales ou dans un stock de vieux numéros de *Déetective*, Catherine Poncin laisse son intuition la guider. Une jeune femme au sourire indistinct, un couple peut-être heureux, un animal, là où sa main s'arrête, parmi des centaines d'autres, des inconnus sont soudain repêchés de l'oubli. D'une petite image elle fait un territoire, d'un visage sans nom toute une histoire. Une nouvelle prise de vue et cette artiste, qualifiée fort joliment de « post-photographe » par Paul Ardenne, fait d'un anonyme la vedette de notre regard, le sujet de notre trouble, l'objet de nos désirs.

Son atelier ? Un mètre de carré de lumière entre canapé et fauteuil, devant la fenêtre du salon. Ni trépied, ni éclairage artificiel, qu'un nuage passe entre deux prises de vue, et une bouche s'anime, un visage se tend. De fragmentation en détournement, par cette relecture de l'histoire individuelle, elle lutte contre les a priori, donne en quelque sorte aux être leur deuxième chance.

Ses expositions, ses installations, ses performances autant que ses livres, nous rendent ainsi attentifs aux plus petits effleurements, aux plus furtives fusions, aux plus brutales séparations. Refus des consensus. Relation particulière au temps. Perception holistique du monde. Empathie. Telle est la grâce de ses images apocryphes.

Depuis, « Ectoplasmes Iconique » première intuition qui conduisit la photographe à travailler, en 1986, sur les portraits en céramique des tombes du Père-Lachaise, de nombreuses séries sont venues alimenter sa recherche « de l'Image, par l'Image ». Ainsi dans « l'Indicible » exhume-t-elle les clichés des abattoirs de La Villette, pour confronter le visiteur au silence de grands panneaux noirs, puis aux bruits des sabots affolés sur les pavés, à la masse des corps bousculés, au regard perdu d'un petit bœuf pressentant le sacrifice. En 1999, les visages de bouchers stigmatisés par le temps dans « Détournement d'intention », viendront faire écho à ce scandale du corps de l'animal dépecé.

La plupart du temps, il s'agit littéralement d'une entrée en matière, d'un éclatement du grain photographique jusqu'à sa transparence, d'une traversée de l'image. Telle cette petite communiante de « Ah ! que j'ai été jeune un jour ! » (1995) fusionnant avec une ville en ruine, renaissant dans la femme devenue. Telles encore ces foules monumentales « Du Nous » (1999), où chaque homme et chaque grain photographique se confondent jusqu'à respirer dans un même soupir. Tel enfin « Corps de Classe » (1999), vision iconoclaste de l'école ou la radicalité des recadrages nous conduit sur des chemins buissonniers. Interrogeant dans chaque photographie la moindre faille, traquant le moindre espace de liberté, Catherine Poncin dresse un relevé minutieux des micro-événements et des gestes incontrôlables. Ainsi, malgré les rangées de boutons bien boutonnés d'un groupe d'écolières, un souffle peut-il déranger une coiffure, une main se faire vagabonde, une blouse découvrir un genou....

Juste et bouleversante, chaque nouvelle série de Catherine Poncin révèle le rapport très étroit qu'entretient la photographie avec la mémoire, avec la rédemption, avec la transcendance.

Armelle Canitrot - La Mémoire transfigurée
Magazine 'Pour Voir' Septembre 2000